

le force à reconnaître, s'il est de bonne foi, la légitimité du surnaturel, la divinité du Christ, la véridicité et l'authenticité de ses historiens. Le caractère et le but des quatre *Évangiles* sont dessinés avec une vigueur et une netteté que personne n'avait encore égalées.

Mais ce souffle impétueux, qui emporte l'écrivain, dès les premières pages, se tempère et ne lui maintient pas cette allure triomphante dans le corps de l'ouvrage. Il y a dans certaines parties une absence de liaison et de chronologie que l'auteur aurait pu, ce semble, atténuer, s'il s'était seulement servi des remarquables études de l'abbé Dehaut sur l'*Évangile*, dont il reproduit d'ailleurs presque fidèlement la table synoptique. Le commentaire du texte sacré est quelquefois surabondant, et çà et là, d'une sécheresse et d'une pauvreté qui étonnent.

Toute la période du ministère public du Sauveur est racontée, sans que l'auteur ait cherché, en dehors de ses trois grandes divisions, à coordonner les faits intermédiaires, à leur assigner une date et un lieu, qu'il est possible d'établir d'une manière certaine, d'après le contexte des synoptiques et leurs allusions à des événements contemporains. Le cadre chronologique et topographique, où Jésus multiplie les enseignements et les miracles, n'a pas dans ses lignes la précision que les conclusions de l'exégèse moderne permettent de lui tracer. Ainsi, il laisse flotter la naissance du Sauveur entre les années 748 et 751 de Rome. Pourquoi ne pas la fixer, comme d'autres historiens l'ont fait, avec preuves à l'appui, au 25 décembre de l'année 749 ? Comme Jésus est mort le 7 avril ou 15 Nisan de l'an 783, nous saurions qu'il était dans la trente-quatrième année de sa vie.

Cette hésitation de l'écrivain n'est pas constante, et, sur d'autres points, il se range carrément du côté de la tradition la plus autorisée. Il n'hésite pas à affirmer qu'au moment de l'Annonciation, Marie et Joseph étaient seulement fiancés, comme cela ressort des textes 18 et 20 du chapitre I de saint Mathieu, et qu'ils furent mariés après la visite de la fille de Joachim à Élisabeth, à son retour à Nazareth. Il n'hésite pas davantage à placer la naissance de Jean à Aïn-Karim, fidèle en ce point à la tradition, qu'attestait au douzième siècle l'igoumène Daniel et, avant lui, les moines de Mar Sabas, et que soutiennent avec raison de nos jours V. Guérin et Fr. Liévin, contrairement aux hypothèses de ceux qui placent arbitrairement la demeure de Zacharie à Hébron ou à Jutta.

Je reconnais dans le P. Didon le pèlerin consciencieux qui a visité